



LE BONHEUR !

(A MA FEMME)

J'ai cherché vainement dans les bruyantes fêtes,
Où le vin des plaisirs enivre tant de têtes,
Ce trésor précieux qu'on nomme le bonheur ;
Parfois je l'ai cherché sur le sol que je foule
En jetant les bravos et les cris de la foule,
Et je n'ai recueilli qu'un éphémère honneur !

Pour le trouver, j'ai fait de pénibles voyages,
Franchi les flots amers, parcouru maints villages
Où la gaieté, ce semble, était dans tous les cœurs ;
Mais, ô fatalité ! la sombre nostalgie,
Ce désir violent de revoir sa patrie,
Aggravait chaque jour le poids de mes malheurs !

Après avoir erré sur la terre étrangère,
Abandonné de tous, en proie à la misère,
Je revins au pays avec le fol espoir
De trouver le bonheur en l'amitié sincère
D'hommes que maintes fois j'avais aidés naguère ;
Mais les cruels ingrats rougirent de me voir !

Le bonheur ! pour l'avoir j'ai gravi le Parnasse
Sur la cime duquel les disciples d'Horace
Buvèrent le doux nectar que leur versaient les dieux ;
J'allais toucher au but, quand mon fougueux Pégase,
Se cabrant tout à coup, me lança dans l'espace
Aux applaudissements des convives joyeux....

Alors je m'écriai, dans ma souffrance amère :
Où donc est le bonheur ? Serait-ce une chimère
Qui redonne l'espoir à tout être souffrant ?
Hélas ! je le croyais.... Mais dès l'heure, ô ma femme,
Où ton chaste regard a traversé mon âme,
J'ai senti du bonheur le rayon pénétrant !

Et depuis l'aube d'or de notre mariage,
O femme, tu le sais, pas le moindre nuage
N'a terni le beau ciel de nos pures amours !
Nous possédons déjà—bonheur incomparable—
Un petit ange blond, gracieux, adorable
Qui saura, je l'espère, embellir nos vieux jours !

J. B. CAQUETTE.

Québec, 15 septembre 1886.

LA FEMME GAGNE-PAIN

"La vie est dure ici, mais la gloire est au bout."

ES paroles, adressées à nos volontaires canadiens, sont tombées dans mon âme comme une rosée bienfaisante, et quoiqu'elle n'ait que peu de rapprochement avec mes humbles aspirations, je les mets en tête de ces pages et les offre à l'admiration de quiconque apprécie le beau et le bien, pour que "quelque chose de grand s'éveille dans leur âme."

Ce poète a de nobles pensées, j'aime à les lire, les redire et les graver dans mon cœur. Vous saisissez l'idée qui me fait projeter sur tous ce rayon d'espérance lancé à nos braves de la Butte-aux-Français. N'en déplaise à messieurs les Salvationnistes à qui, sans m'en douter je fais de la réclame, nous sommes tous soldats d'une même armée, agissant au gré d'un Général Tout-Puissant, luttant partout et toujours, sans trêve ni repos, dans la grande bataille de la vie.

Tous, tant que nous sommes, grands et petits, jeunes et vieux, désirons atteindre un même but : la gloire. La gloire, pour quelques privilégiés, est une grande chose, c'est le triomphe du génie, la cicatrice du héros, le drapeau du vainqueur, l'apothéose du martyr. Mais pour nous, humbles mortels, qui n'avons guère de droits à la renommée, la seule gloire à laquelle nous puissions aspirer se trouve réduite à une bien simple expression : n'être que la conscience du devoir accompli.

Ne défaillassons donc jamais sur ce calvaire de la vie, suivons vaillamment l'étoile lumineuse signalée à nos courageux soldats, la gloire est au bout, sinon sur terre, du moins là-haut ; et dans ce but, prenons pour devise : "Fais ce que dois, advienne que pourra. En avant !"

Après une péroraison semblable, vous vous attendez, je suppose, à une étude suivie, raisonnée du sujet : *La femme gagne-pain*. Comme moi, sans doute, vous vous étonnez du caprice et de l'audace qui me font aborder une question aussi sé-

rieuse et importante, et qui sait si bien bas vous ne m'accusez de viser au titre de bas-bleu. Un peu d'indulgence, s'il vous plaît, je n'ai pas la prétention d'être savante et n'ai nullement l'idée de plaider réforme sérieusement. Je me contenterai de vous dévoiler bien simplement l'état des choses.

Jadis, cette question du labeur des femmes m'aurait trouvée assez indifférente, aujourd'hui, les circonstances sont changées et la chose m'intéresse d'autant plus vivement, que depuis assez longtemps déjà je fais partie de la catégorie ci-haut désignée. Ce titre vous démontrera que j'entre en matière avec connaissance de cause et la science la plus pratique, la plus incontestable, la plus éclairée, celle de l'expérience personnelle.

Ceux qui me connaissent et m'apprécient quelque peu me devineront sans signature. Ceux qui ne me connaissent pas personnellement aimeront peut-être à savoir que cette petite Reine, qui vient se caser si amicalement près d'eux, n'est pas aussi prétentieuse que son nom porte à le croire, mais qu'elle gagne bien humblement sa vie à faire des factures, balancer des comptes et aligner les milliers d'autrui.

Voilà que vous me connaissez, à présent : Aimez-moi ou ne m'aimez pas, ça m'est égal. Quelque soit votre décision, soyez certains d'avance que vous serez *paid back in your own coin*. J'aime bien à jouer à deux, moi, c'est plus plaisant.

Le fait est humiliant et presque incompréhensible par les temps où nous vivons, tout de même vous devez constater qu'il se trouve parmi nous quelques esprits assez étroits pour considérer le travail de la femme comme avilissant. Tous ne pensent pas de même, heureusement, et pour ma part si je devais acquitter la courtoisie qu'on m'a presque invariablement accordée dans mes relations commerciales, LE MONDE ILLUSTRÉ, qui me devient presque un univers, ne serait pas assez grand pour contenir le gros *merci* que je devrais écrire à chacun.

Ces idées fausses, erronées, exagérées, existent cependant, et pendant longtemps encore nous aurons à souffrir de ces préjugés en Canada. Nos sœurs américaines sont mieux que nous sur ce point ; là-bas, l'indépendance des moyens est cotée très haut, et une femme peut sans déclassement faire valoir ses divers talents. Ici, certains *grands cœurs* font les choses plus en grand, et quand une jeune fille se voit, par la mort d'un père ou une suite d'événements trop tristes, forcée de se suffire à elle-même et assez souvent subvenir aux besoins des siens, elle perd son prestige, et on voudrait que le coup qui l'élève au premier rang d'une sphère étrangère la rabaisse d'un degré dans l'échelle sociale.

Ces préjugés, vraiment déplorables, seraient bientôt renversés si on voulait comprendre la grandeur d'âme et le courage héroïque qui font supporter, subir et endurer les mille contrariétés qui se rencontrent dans la vie de ces femmes éprouvées ; et un peu de réflexion leur ferait vite accorder la considération et le respect qu'elles méritent justement. Du haut de l'échelle où je suis parvenue, grâce à ma nature assez fortement trempée, *I can look back on my life* et vous dire bien des secrets. Après avoir été choyée toute sa vie, savez-vous ce qu'il en coûte pour devenir automate, apprendre à se soumettre, à plier, à s'effacer toujours ? Savez-vous ce qu'il en coûte pour ne plus éprouver, ne plus ressentir et garder toujours une apparence froide, indifférente ? Savez-vous ce qu'il en coûte pour n'avoir ni besoins, ni faiblesses, ni douleurs, ni désirs et s'abandonner à la force qui nous enchaîne à des devoirs répulsifs ? Il en coûte le meilleur de la vie.

Supposez-vous, par exemple, que ce changement de fortune comporte en lui-même changement d'idées, de dispositions, d'habitudes, et qu'il enlève d'un même trait l'excessive sensibilité qui caractérise notre sexe ! Oh ! non, c'est moi qui vous le dis, et j'en connais quelque chose : Orpheline à quinze ans, j'ai dû trop tôt apprendre à sourire sans bonheur et pleurer sans larmes.

Pour parvenir au degré d'insouciance voulu, il faut combattre rudement. Certaines vocations, telles que l'enseignement et le travail manuel s'accomplissent dans un milieu plus compatible et laissent moins ressentir les contrecoups de la des-

tinée. D'autres exigent souvent des devoirs en dehors de notre sexe et de nos attributs, et nous attirent par là de misérables insultes.

Savez-vous ce qu'on a dit d'une de ces *femmes d'affaires* aujourd'hui, et cela tout simplement parce qu'elle ne partageait pas une idée énoncée : "Oh ! c'est une tête d'homme !" Une tête d'homme ! c'est bien ça, et même à tout prendre c'est assez bon ; mais c'est le ton, c'est le ton qui m'intrigue et m'a laissé un je ne sais quoi dur. Allons, monsieur, qu'entendez-vous par cette phrase, un compliment... ou une dépréciation ? Ce premier sous le rapport des chiffres je suppose, et cette dernière en ce qui concerne la grâce. Laissez vos gros livres un instant, je veux causer, il s'ensuit donc que vous devez écouter. J'adore le développement de certains paradoxes et me permets l'illustration de votre bon mot devant toutes nos amies lectrices.

L'habitude des affaires donne, j'avoue, une certaine rudesse de manières. Les luttes, les combats répétés qu'il faut subir dans la vie *en dehors* déteignent sur le caractère, de là les vilains défauts qui vous scandalisent et qui, à vraiment dire, sont empruntés au contact journalier de votre sexe. En dépit de ses occupations et sa brusquerie apparente, je soutiens et maintiens qu'au fond la femme d'affaires est toute aussi raffinée, toute aussi sensible que ses sœurs plus favorisées par la fortune, et je dis à tous mes lecteurs : Amis, ne suivez pas l'exemple de ce vilain gadousier à qui je fais leçon dans le moment. Mais si jamais le hasard place sur votre route une de ces jeunes filles, gracieuses pour la plupart, dont le ton bref, la phrase énergique et l'allure décidée, vous laisseront deviner une de ces machines gagne-pain, ne détournez pas dédaigneusement la tête..... Saluez-bas..... et n'oubliez jamais que sous cette écorce un peu rude agonise trop souvent un cœur de femme.

REINE.

FUMEZ-VOUS ?...

ELLE est là depuis une heure environ, renversée dans sa longue causeuse, la jeune fille au peignoir rose, les regards indisciblement perdus dans les cercles capricieux de la fumée qui s'échappe de ses lèvres, sa cigarette toute rouge entre les doigts ; elle est là, distraite, oubliée dans la contemplation de quelque image aimée ; elle est là, rêvant, supputant...

Mais c'est Ninette ! Allons ! ne restez pas là avec cette expression d'étonnement et de surprise peinte sur la figure ; une franche poignée de mains et allumez aussi.

Ninette rêveuse !...

Voilà bien deux mots qui jurent ensemble ; cependant, ce soir ils plairaient beaucoup à grand'mère qui vient de me servir un gentil sermon divisé en trois points, exception faite de la morale.

Je ne vais pas lui dire que j'en suis un peu boulevversée ni me donner en spectacle à ses dignes acolytes.

Pas du tout. C'est quand tout le monde est retiré chez soi, chacun ronflant dans son coin, que je me permet ce petit écarté.

D'ailleurs, ma cigarette est excellente. — J'en profite pour vous recommander la maison de mon frère qui en tient une quantité et des meilleures.

Ma Ninette, me disait cette bonne grand'mère caressant de ses longs doigts effilés les boucles de cheveux tombant sur mon front, ma Ninette ; il est dans la vie de toute jeune fille qui rêve, pense, s'agite, dans la vie de toute jeune fille qui sent les années venir, une heure sérieuse, triste ou gaie, rose ou sombre...

Je réprimai un sourire, devinant bien vite l'improvisation que j'allais entendre.

— Mère, lui dis-je retenant ses mains, je ne vieillis point, moi. Les années viennent, elles passent sans toucher rien des idées, des sentiments, des caprices grandis avec moi : je suis jeune toujours !

— Enfant, répliqua-t-elle impassiblement, l'avenir, l'avenir ! Arrive un moment où nous sentons toutes les cordes de notre âme vibrer et donner sous la puissance d'une main qui les étreint avec mystère, des sons incohérents d'abord, puis des notes accentuées, fortes, stridentes...